

**MIGRATIONS, MASCULINITE ET TRANSFORMATIONS DE L'ESPACE SOCIAL
DANS LA VALLEE DE SOKH¹**

Madeleine Reeves, Université de Manchester
Madeleine.Reeves@manchester.ac.uk

Comme bien d'autres régions rurales d'Asie Centrale, Sokh, une enclave ouzbèke située au sud de la vallée du Ferghana, se caractérise par une forte émigration saisonnière d'hommes jeunes vers les centres urbains de Russie, notamment vers les marchés et les chantiers de Sibérie méridionale. A la suite de Filippo Osella, je m'intéresserai dans ma présentation au lien entre l'émigration et les points de référence locaux d'identité. L'émigration et la masculinité se façonnent mutuellement d'une manière qui révèle les complexités de la dynamique contemporaine des genres et des générations dans l'enclave de Sokh. Une période de travail en Russie peut conforter l'identité, la maturité et le statut d'un jeune homme, mais elle peut aussi être chargée de risques existentiels et émotionnels. Parallèlement, l'émigration masculine est un défi pour les hommes qui restent au village parce qu'ils ne peuvent pas ou ne veulent pas partir travailler à l'étranger.

La recherche sur laquelle s'appuie ma présentation fait partie d'un travail ethnographique que j'ai mené dans les régions frontalières du Ferghana en 2004 et 2005. Le matériel présenté ici est basé à la fois sur les interviews et les données des enquêtes que j'ai faites auprès de 361 familles dans six *mahallas* à Sokh². Les résultats de cette enquête peuvent être considérés comme « représentatifs » du district dans son ensemble et ils suggèrent des tendances plus générales dans la partie méridionale de la Vallée du Ferghana. Cependant ils ne peuvent être extrapolés qu'avec précaution. Ce qui ressort d'une analyse approfondie de l'émigration à partir d'un village ou d'une ville donnés est la localisation importante des modèles et des stratégies. Il se peut, par exemple, qu'une ville de Russie qui semble être une destination préférée des migrants d'une *mahalla* n'apparaisse que rarement dans les données d'une *mahalla* voisine.

D'autre part Sokh est à plusieurs points de vue une région bien distincte de l'Ouzbékistan, et il faut en tenir compte quand on tente d'interpréter des lignes de force plus larges à partir des données obtenues. Enclave administrative et géographique, Sokh est à la fois une anomalie dans l'Etat-nation ouzbek et un paradigme des héritages complexes issus de la délimitation nationale et territoriale des années 1920. Cette

¹ Cette présentation est une version courte du chapitre du livre dirigé par Marlène Laruelle, *Dynamiques migratoires et changements sociétaux en Asie centrale* (Paris, Editions Petra, 2010).

² Les enquêtes ont été menées dans quatre des zones du district

complexité administrative est encore accrue par le fait que la majorité de la population du district parle tadjik et s'identifie aux Tadjiks, créant, selon l'expression de l'un de mes interlocuteurs, une « double boîte » les séparant de leur groupe ethno-linguistique. Le sentiment d'isolement culturel est particulièrement fort pour cette cohorte d'hommes d'âge moyen. Il l'est pour ceux qui constituent maintenant l'intelligentsia du district qui avaient étudié au Tadjikistan pendant l'ère soviétique. Il l'est pour ceux qui ont vécu la guerre civile au Tadjikistan et ont été profondément marqués par cette expérience. Il l'est plus encore pour ceux qui ont des membres de leur famille devenus aujourd'hui des citoyens du Tadjikistan, avec qui les contacts sont devenus difficiles à cause des incertitudes liées aux régimes bilatéraux de visas et aux coûts croissants des voyages.

Même si l'identité de Sokh, *So'xchilik*, est souvent caractérisée par le conservatisme social qui résulte de l'isolement, le district est aussi marqué par ce que Gidwani appelle les « histoires invisibles des mouvements ». Le relatif isolement de la région et la pauvreté du sol ont fait que la migration a fait partie des stratégies de survie domestique plus tôt que dans d'autres parties du bassin du Ferghana. Même pendant l'ère soviétique bien des familles de Sokh complétaient leurs revenus en faisant du commerce saisonnier en Russie.

Le petit commerce des abricots de Sokh continue aujourd'hui en Russie, mais les restrictions des droits à l'importation par des étrangers risquent de le limiter sérieusement à l'avenir. Les données recueillies lors de l'enquête montrent que 10 % de ceux qui avaient été en Russie pour travailler en l'an 2000 y avaient déjà été pour la même raison avant 1991. C'est précisément cette génération plus âgée qui domine aujourd'hui parmi ceux qui vendent sur les marchés. Cependant, comme beaucoup de ceux que j'ai interviewés l'ont rappelé, la migration a pris une autre dimension qualitative dans la période postsoviétique, du fait du travail dans le secteur du bâtiment – en particulier « le travail au noir » (*tchërnaia rabota*) -, bien plus répandu de nos jours que le commerce, parmi les migrants de Sokh.

Le travail saisonnier à l'étranger a toujours été marqué par le genre et il le reste. Malgré les efforts de l'Etat soviétique pour intégrer les femmes dans le marché du travail rémunéré, peu de femmes de Sokh avaient eu la possibilité de recevoir une éducation supérieure et relativement peu de femmes d'entre elles travaillaient en dehors de la maison. Cela est dû en partie aux difficultés pratiques pour recevoir une éducation supérieure en langue tadjike, mais aussi à la perception des « risques » encourus par une jeune fille étudiant loin de la maison, en ce qui concerne ses possibilités de mariage. De nos jours, il est encore rare pour une jeune fille de faire, après neuf années de scolarité, une formation de plus de deux ans au collège technique. Ces dernières années, les filles continuent à accéder beaucoup plus difficilement que les garçons à l'université.

Cette situation a des conséquences directes sur l'emploi et le mariage des femmes. Elle signifie que les filles se marient jeunes, qu'elles mettent au monde leurs enfants tôt et

que de ce fait leur capacité à vivre à l'écart de leur belle-famille est limitée. Une fois qu'elle est mariée, il est attendu d'une jeune femme qu'elle se rende utile (*xizmat*) à sa belle-famille, qu'elle vive sous son toit et qu'elle participe aux routines du ménage sous la direction de sa belle-mère (*kai-ona*). Ces relations marquées par le genre sont souvent une partie de l'explication donnée pour justifier la rareté des « migrations familiales » vers la Russie, c'est-à-dire du schéma dans lequel le mari et la femme, avec ou sans leurs enfants, partiraient ensemble.

Cette situation se reflète dans les résultats de l'enquête menée. Des 437 départs en Russie, sur lesquels des informations ont été recueillies pour la période 2000-5, seulement 8 furent entrepris par des femmes, ce qui porte le taux de migration féminine à moins de 2 % pendant ces cinq ans. Par comparaison, dans les villages à majorité kirghize de la vallée voisine de l'Isfara, la proportion des départs réalisés par des femmes pendant la même période était de 14,8% et les témoignages anecdotiques recueillis depuis lors suggèrent un accroissement de la migration féminine et familiale.

La migration masculine est elle aussi façonnée, quoique de façon moins évidente, par les attentes familiales à l'égard des hommes. Megoran a décrit « la masculinité hégémonique ouzbèke » comme la perception de l'homme d'abord en tant que fils obéissant, puis ensuite en tant que chef de famille, pourvoyant aux besoins de sa femme et de ses enfants. Cette formule est utile lorsque l'on considère les masculinités de Sokh, car elle met en évidence les demandes complexes (et souvent contradictoires, dans les situations migratoires) de ces différents rôles. Un bon citoyen de Sokh doit d'abord et avant tout respecter ses parents, non seulement en leur fournissant des biens matériels, mais aussi en leur rendant régulièrement visite et en leur apportant une aide pratique. Ces obligations sont la première des raisons invoquées par les chefs de famille qui avaient décidé de ne *pas* partir en Russie à la recherche d'un travail.

Cependant, un fils a aussi le devoir de pourvoir aux besoins matériels de sa famille, le plus souvent aussi bien à ceux de ses parents que de sa femme et de ses propres enfants. Des histoires de « départs réussis » étaient nombreuses à circuler dans Sokh. Mes interlocuteurs me faisaient remarquer les transformations matérielles dans le ménage; ils soulignaient les changements survenus chez les jeunes gens concernés, et ils attiraient mon attention sur les initiatives que l'argent rapporté de l'étranger leur avait permis de réaliser : contribution à des frais de mariage ou d'enterrement, organisation d'une fête pour la circoncision d'un fils, aide apportée à un parent âgé pour participer au *hajj*.

Une période de travail à l'étranger pouvait déboucher, si elle était réussie, sur un vrai changement de statut social et, comme l'a remarqué Filippo Osella au Kerala, « accélérer le progrès d'un individu le long d'une trajectoire culturelle idéalisée vers une virilité adulte ». Cependant elle pouvait aussi être très risquée. Les échecs en Russie sont nombreux et j'ai entendu de multiples récits, souvent tragiques, d'hommes qui n'avaient

pas pu revenir de Russie, parce qu'ils n'avaient pas gagné assez d'argent pour justifier leur départ et qui simplement ne pouvaient pas payer le voyage du retour.

Les contraintes de la vie et les risques d'un emploi précaire, mal-payé et susceptible d'être brutalement interrompu limitent par ailleurs les performances de genre qui sont possibles. Un interlocuteur l'exprima de façon particulièrement directe lorsqu'il observa que dans la migration les hommes se trouvent devoir prendre des rôles de femmes et les femmes des rôles d'hommes. Rakhmatullo, âgé de 19 ans, décrivit comment il lavait ses habits la nuit pendant que ses compagnons dormaient, pour éviter l'embarras d'être vu faisant « du travail de femme ». La vie privée n'existait guère sur le chantier et la plupart des activités élémentaires comportaient des routines complexes et de délicates négociations quant à leur visibilité et leur horaire.

Si les idées de masculinité à Sokh sont liées à des attentes familiales, elles sont aussi façonnées par l'amitié, le voisinage et une scolarité partagée. Les amis et les anciens camarades de classe jouent un rôle crucial dans l'obtention d'un travail. Pour trouver leur premier emploi, moins de 5 % des personnes interviewées qui avaient travaillé en Russie s'étaient fondées sur de l'aide qui n'était *pas* venue de Sokh : intermédiaires (*posredniki*), annonces dans les journaux ou d'agences commerciales. En outre, plus de la moitié des migrants rentrés au pays indiquaient qu'ils pouvaient à leur tour aider quelqu'un à trouver un travail.

Les relations sociales de Sokh sont influencées par la vie en Russie de multiples autres manières. La plupart des hommes de Sokh ont relaté avoir partagé leur logement avec d'autres hommes de leur *mahalla*, un arrangement qui pouvait favoriser un intense sentiment de « camaraderie de caserne ». Mais la vie en Russie pouvait aussi créer de fortes tensions sociales. Kobil, enseignant de chimie âgé de 45 ans, qui était allé à Moscou dans les années 70 pour participer à une Olympiade, raconta les chocs multiples qu'il avait éprouvés en retournant à Moscou trente ans plus tard dans des circonstances bien différentes. « Ils vous traitent comme si vous n'étiez pas tout à fait humains, vous savez ? » dit-il de son travail comme peintre en bâtiment sur un chantier privé. Il raconta la discordance qu'il éprouvait entre l'autorité dont il jouissait à Sokh en tant qu'enseignant et les humiliations qu'il subissait en Russie où les gens parlaient de lui de façon négative, l'appelant *churka*, un terme péjoratif désignant les habitants d'Asie centrale. Cependant, ce furent des difficultés d'ordre amical qui le conduisirent à abandonner son travail en Russie et à retourner à l'enseignement pour une fraction du salaire qu'il gagnait à Irkutsk.

« Votre meilleur ami ici ne vous reconnaîtra même pas en Russie. C'est une tragédie. J'ai perdu l'un de mes meilleurs amis de cette façon. [...] Il fêtait son anniversaire, il était assis avec deux amis russes et il ne m'invita pas. Bon, ce n'est pas tant le manque d'invitation en soi qui m'a chagriné, que ce que cela symbolisait - Je veux dire, on peut s'asseoir avec trois amis, ou avec cinq, le jour de son anniversaire, quelle est la différence ? Mais je crois qu'il voulait me faire comprendre que là, il ne me considérait

pas comme son ami. Il avait un cercle d'amis là-bas – des Russes – et il ne me voulait pas là parmi eux. »

Plus tard dans la conversation il aborda la question de savoir pourquoi de telles contraintes signifiaient aussi que, à la suite de « relations sociales endommagées », il était souvent plus facile de rester en Russie que de faire face, au retour à Sokh, aux pratiques sociales de la *mahalla* :

« Là-bas les gens sont dans un monde totalement différent. Ils oublient comment est la vie à Sokh, comment sont leurs parents, leur famille et leurs amis ; ils oublient qu'un jour ils devront rentrer et de nouveau faire face à leurs relations dans la *mahalla* ; ils devront faire face à la honte de les avoir oubliés au loin là-bas. »

Les attentes sociales à Sokh formaient un thème récurrent, souvent évoqué pour expliquer pourquoi certains hommes semblaient couper tous liens avec femmes, parents et enfants à Sokh. Pour les *kelins* laissées dans leur belle-famille, l'attente était souvent longue et incertaine, rendue difficile par les tensions et le sentiment de ne pouvoir contrôler les budgets domestiques. Les paiements de l'étranger sont d'habitude envoyés aux pères ou aux frères, plutôt qu'aux épouses, de sorte que la femme du migrant et ses enfants sont parfois les derniers à voir les transferts. Pour les migrants eux-mêmes, le dilemme entre « rester et économiser » ou rentrer à la fin de la saison est aussi aggravé par le poids des attentes familiales : revenir les mains vides après une absence de 9 à 21 mois serait un bien triste retour.

Il n'est peut-être pas surprenant, dans ce contexte, que la migration ait également tenu une place centrale dans les discussions sur la sexualité, la fidélité et les exigences des « mariages à distance ». La plupart des femmes avec qui j'ai parlé supposaient que leurs maris absents avaient en Russie des relations extraconjugales avec des femmes « européennes ». « Chaque homme d'ici a sa Galotchka, sa Taniouchka en Russie », me dit Sayora, âgée de 30 ans, qui en utilisant la forme diminutive et affectueuse des ces prénoms, évoquait une sphère d'intimité dont elle était exclue. D'autres s'enquirent de savoir si j'avais été ramenée à Sokh et avais abouti dans le district en tant que « seconde femme ».

Bien qu'elles ne soient pas rares, ces relations extraconjugales sont probablement moins répandues que les nombreux racontars circulant dans Sokh ne le laisseraient supposer. Des semaines de 6 ou 7 jours de travail pour une paie de subsistance et le manque d'espaces privés sur les chantiers et dans les wagons restreignent les possibilités d'intimité. Les hommes décrivaient souvent cette saison de travail comme une période où tous les besoins et désirs humains étaient subordonnés aux exigences de gagner de l'argent, de l'économiser et d'éviter les rencontres avec la police.

Quelle que fût l'ampleur réelle de ces relations extraconjugales, ce qui est significatif est la manière dont les perceptions de la Russie comme un lieu d'opportunités sexuelles et émotionnelles, venait influencer les préoccupations locales relatives aux implications pratiques et morales du mariage. A Sokh le déplacement des hommes vers un lieu considéré à la fois comme plus « avancé » et plus émancipé que le village est devenu un important sujet de débat et d'exploration dans le domaine des obligations sociales et des mœurs sexuelles selon les genres.

Pour les femmes qui sont laissées dans l'attente et l'incertitude quant au retour de leur mari, les dilemmes étaient aigus. Mehriqul, mère de quatre enfants, à demi tadjike, à demi tatare, a raconté sa colère lorsqu'elle s'est retrouvée sans argent parce que son mari dépensait son salaire avec une maîtresse et sa détresse quand son mari s'abstint de revenir au pays pour le quatrième hiver de suite, ce qui provoqua des ragots malveillants. Mais même dans les cas où une *kelin* savait que son mari reviendrait pendant trois mois de l'année, les pressions émotionnelles pouvaient être considérables. Une jeune épouse, qui s'était mariée en décembre 2005, parla de son sentiment d'échec pour avoir « retardé » le départ de son mari en Russie, parce qu'au mois de mai suivant leur mariage, elle n'était pas encore enceinte. Elle fut amenée dans la ville de Ferghana pour des ultra-sons coûteux et son (in)fertilité devint l'objet de commentaires nombreux dans la famille : son mari devait-il néanmoins partir, pour ne pas manquer une partie supplémentaire de la saison qui avait déjà commencé dans le secteur du bâtiment ? Ou bien le couple devait-il continuer d'essayer de concevoir un enfant ?

En résumé, la migration saisonnière et de longue durée en Russie a suscité de nouvelles réflexions, pour les hommes comme pour les femmes, sur les attentes liées à la *so'xchilik* et sur ses implications pour les mariages « à distance ». Ces attentes, comme je l'ai montré dans cette présentation, sont complexes et contradictoires : une saison de travail réussie en Russie peut conforter le statut d'un jeune homme au sein de sa communauté en lui donnant la possibilité de pourvoir aux besoins de sa famille et en lui permettant d'acquérir les capacités professionnelles, les habitudes et la reconnaissance sociale que d'autres générations auraient acquises grâce à leur service militaire dans l'armée soviétique. Mais les absences de longue durée pour avoir un travail précaire et mal-payé, dans des conditions qui peuvent être dégradantes lorsque l'homme est soumis à diverses formes de discrimination ethnique qui sapent sa virilité font que les risques de la migration sont élevés.

Pour avoir une meilleure compréhension des dynamiques migratoires en provenance d'Asie centrale, il est important d'intégrer ces questions d'identité dans notre analyse. Les études portant sur les femmes d'Asie Centrale se sont multipliées ces dernières années. Par contre, alors que les hommes ont souvent été les acteurs dans les études ethnographiques du changement dans cette région, il n'a guère été prêté attention aux masculinités et à leur production sociale. Le résultat est que les descriptions riches et nuancées de l'identité féminine sont souvent accompagnées d'une lecture plutôt réduite

des subjectivités masculines. Pourtant l'exploration ethnographique met en lumière la mutation des rôles de genre et leur place dans un champ de forces complexe. On attend aujourd'hui des hommes de Sokh qu'ils soient en même temps de bons fils, de bons maris, de bons pères, de bons amis, de bons membres de la *mahalla* : ces attentes sont considérables et elles ne sont pas toujours facilement conciliables. C'est dans l'espoir d'élargir la catégorie de la masculinité dans l'analyse des migrations que j'ai voulu mettre en relief ces dilemmes.